

**« POISON POISON ! »
INFECTION DE L'ESPRIT
ET GUÉRISON PAR LE RÊVE DANS
LE CONTE D'HIVER ET *CYMBELINE*
DE SHAKESPEARE**

Yan Brailowsky

Université Paris Ouest Nanterre La Défense

Centre de Recherches Anglophones – EA 370

Les deux pièces choisies pour parler du problème du poison et de l'antidote, *Cymbeline* et *Le Conte d'hiver*, se ressemblent beaucoup. Outre deux tentatives d'empoisonnement qui échouent, Shakespeare met en scène un dieu (païen) qui, soit directement, soit indirectement, promet de tout remettre en ordre. Dans les deux pièces figurent également les aventures suivantes : les héritiers du roi font leur réapparition à la fin de la pièce, après presque deux décennies d'absence, alors qu'on les croyait disparus depuis leur naissance ; des personnages exilés quittent la cour d'un pays anglo-saxon pour se rendre dans un pays méditerranéen, ou vice-versa ; malgré des péripéties dignes d'une sanglante tragédie dans les premiers actes, tout se termine bien avec les toutes dernières scènes, comme par miracle. Contrairement à d'autres pièces où le poison figure en bonne place, *Cymbeline* et *Le Conte d'hiver* ne sont pas des tragédies comme *Hamlet*, mais des « romances », où l'action du poison est contrecarrée par l'« inspiration », un antidote d'un genre particulier.

J'aimerais montrer que l'on passe d'une cour infectée, qui menace de propager son poison à tous ceux qui y demeurent, à un monde pastoral où l'on respire, au sens propre, comme au sens figuré. J'analyserai donc le contraste entre la *progression* d'une infection physique et mentale qui affecte la cour, dont

l'empoisonnement est un point culminant, et la *révélation* d'un « antidote » venant de la campagne où l'on peut *inspirer* l'air frais, mais aussi *être inspiré* par les dieux et par le rêve. Pour lutter contre les effets du « *dram* » de poison, c'est-à-dire une petite dose de substance mortifère, il faut un « *dream* » ou rêve thérapeutique, « un souffle d'air tendre » (« *a piece of tender air* »).

« Une infection de mon cerveau »

Le Conte d'hiver, plus encore que *Cymbeline*, semble divisé en deux parties antithétiques. La première est plutôt angoissée, sombre, aux relents tragiques. *Le Conte d'hiver* met en scène la jalousie destructrice du roi de Sicile, Léonte, qui cherche à se débarrasser de son ami d'enfance, Polixène, roi de Bohême, qu'il soupçonne de l'avoir trompé avec son épouse, Hermione, qui accouche de Perdita, que Léonte croit être le fruit des amours adultères de Polixène et d'Hermione. On assiste, dans les premiers actes, à une tentative d'empoisonnement et à deux morts : Camillo, l'homme de confiance de Léonte, doit empoisonner Polixène, mais refusant d'obéir au souverain, il préférera s'exiler auprès de Polixène à qui il conseille la fuite ; le fils du roi, Mamillius, et la reine, Hermione, meurent coup sur coup, peu après que le roi ait refusé d'accepter l'oracle d'Apollon qui exonérait tous les personnages des torts que Léonte leur attribuait. Quant à Perdita, le nourrisson est abandonné à son sort au milieu des bois par Antigonus, qui suivait en cela les ordres du roi. Antigonus ne reviendra pas de cette honteuse mission : il sera dévoré par un ours.

Après un hiatus de seize ans, la seconde partie du *Conte d'hiver* verse plutôt dans le comique avec l'irruption d'un personnage inventé de toutes pièces par Shakespeare, Autolycus¹. Cette figure du gueux (« *rogue* ») gravitera autour du monde pastoral où l'on retrouve Perdita, devenue une belle jeune femme que des bergers ont recueillie et élevée comme leur fille, que courtise Florizel, le fils de Polixène. Il est inutile, pour le moment, de détailler les péripéties qui suivent. L'important, c'est que, malgré un commencement qui n'augurait rien de bon, la pièce se termine bien, quoique de façon peu vraisemblable : Léonte retrouve Perdita, la mésalliance présumée de Florizel s'avère être une alliance parfaitement politique entre les héritiers de deux royaumes, et même Hermione, que l'on croyait morte, refait son apparition. L'oracle d'Apollon se réalise.

¹ On peut aussi arguer que la comédie prend le dessus avec l'apparition de l'ours sur scène. D'après Maurice Hunt : « Il est probable que l'ours chassant Antigonus de la scène était joué par un acteur en costume, plutôt qu'un ours domestiqué du Paris Garden avoisinant, et cet effet a peut-être semblé comique aux yeux des spectateurs » (traduction personnelle). « *It is likely that the bear chasing Antigonus off the stage was a suited actor rather than a tame animal from nearby Paris Garden, and this effect may have struck spectators as especially comical* », Maurice Hunt, « "Bearing hence" Shakespeare's *The Winter's Tale* », *Studies in English Literature, 1500-1900*, vol. 44, Spring 2004, n° 2, p. 339.